

Dans les steppes d'Asie

Documentariste, auteur notamment d'un docu-fiction sur le bouddhisme, Christophe Boula raconte le destin de trois enfants dans les territoires d'Asie centrale pour un long-métrage singulier.

par Michel BITZER



Les parents de Lhamo élèvent des yaks au bord d'un lac sur les hauts plateaux tibétains, à 5 300 mètres d'altitude.

© Borealia Films/Pigments Films

Il n'est plus tout à fait dans le documentaire, pas encore totalement dans la fiction. Au Tibet, en Sibérie et en Mongolie, Christophe Boula avait fait le pari d'intégrer des familles de nomades à son projet cinématographique. Elles ont participé à la préparation et au tournage de ce film atypique qui sort mercredi sur les écrans. Un film en trois temps pour raconter autant d'histoires ancrées dans ces étendues reculées de l'Asie centrale, où des peuples vivant selon leurs traditions ancestrales sont confrontés à l'irruption brutale de nouveaux modes de vie auxquels ils ne sont pas du tout préparés.

« La plupart de ces nomades ont connu le monde traditionnel, un mode de vie qui disparaît inexorablement. Ils savent que

leurs enfants ne pourront plus continuer leur vie d'éleveurs. Ils sont désemparés quand vient l'heure du choix : faut-il envoyer les enfants à l'école, vendre les troupeaux, acheter des terres, vivre en ville ? Ceux qui se sédentarisent n'acceptent pas de vivre une vie de citadin, avec des horaires fixes et des biens qu'il faut accumuler. Leurs enfants par contre ont l'avenir devant eux : vont-ils conserver

« Ceux qui se sédentarisent n'acceptent pas de vivre une vie de citadin, avec des horaires fixes. »

quelque chose de cet héritage ou renoncer à leur passé ? », s'interroge Christophe Boula, spécialiste de l'Asie et du bouddhisme.

Et c'est justement aux enfants qu'il s'intéresse dans ce long-métrage dont le tournage s'est étalé sur trois ans dans des conditions difficiles, liées à des températures extrêmes

et un environnement hostile. Trois ans pour aller à la rencontre de ces peuples nomades, vivre à leurs côtés et les persuader de s'associer à cette aventure pas gagnée d'avance. Mais le cinéaste est parvenu à ses fins, pour nous livrer ces trois portraits d'enfants « à un tournant de leur vie, pris dans le cycle de la vie et de la mort et réagissant à ce destin qui vient à leur rencontre ».

C'est Lhamo, une petite fille de 7 ans qui vit avec ses parents, éleveurs de yaks, au bord d'un lac sur les hauts plateaux tibétains. Une seule journée passée à l'école du village lui fera comprendre sa différence et la confortera dans son rêve de vivre aux côtés de son jeune yak. C'est Apo, le bébé qui n'a pas encore de nom, mais qui est perdu par sa mère dans la neige, alors que le thermomètre affiche -52 °C dans la toundra sibérienne. Et c'est Amraa, le fils d'un éleveur de chevaux

mongol qui cherche désespérément un peu d'intimité avec son amoureuse dans la banlieue d'Oulan-Bator, avant de repartir vers son existence de nomade.

Trois destins qui racontent une nature majestueuse. Et une soif de liberté menacée chaque jour un peu plus, comme lorsque ce fonctionnaire chinois vient faire comprendre aux parents de Lhamo qu'ils doivent déguerpir de leur terre. Ce sont ces communautés en sursis que filme Christophe Boula, des communautés mises en péril par une modernité mondialisée qui n'a que faire de ces cultures traditionnelles. Et il sera bientôt trop tard pour le regretter.

Enfances nomades de Christophe Boula : sortie le mercredi 25 mars.

Sur les pas d'Escobar

La carrière de narcotrafiquant de Pablo Escobar a pris fin le 2 décembre 1993. Ce jour-là, le baron du cartel de Medellín s'effondrait sous les balles des policiers colombiens lancés à sa poursuite depuis des mois. Andrea Di Stefano aurait pu remonter la vie mouvementée du criminel aux mains rougies par le sang de milliers de victimes. Pour ce premier long-métrage, l'acteur italien a préféré naviguer entre biopic et fiction en dressant le portrait de ce héros vénéneux (incarné par un formidable Benicio Del Toro) à travers le regard d'un jeune surfeur canadien (Josh Hutcherson) d'abord fasciné par la personnalité affable d'Escobar, avant de prendre conscience de la face terrifiante du bonhomme. Le procédé est habile, tout en s'offrant un dénouement trépidant sur le mode du thriller.

Paradise lost, d'Andrea Di Stefano (Pathé Vidéo).



Un mélo bouleversant

Cinq longs-métrages à seulement vingt-six ans – il les a fêtés il y a deux jours –, ça vous estampille forcément leur auteur "jeune réalisateur prodige". La catégorie semble avoir été imaginée pour Xavier Dolan, que beaucoup voyaient quitter la Croisette avec la Palme d'Or dans sa besace en mai dernier. Mommy a dû se contenter du Prix du jury, partagé avec *Adieu au langage* de Jean-Luc Godard et qui a transporté de joie le cinéaste québécois. Il signe là son film le plus abouti autour des rapports délicats entre une veuve quadragénaire (Anne Dorval) et son fils aussi impulsif que violent (Antoine Olivier Pilon) sous le regard de plus en plus complice d'une voisine énigmatique (Suzanne Clément). Dans un surprenant format d'image 1:1, un véritable déferlement émotionnel totalement maîtrisé.

Mommy, de Xavier Dolan (Diaphana Vidéo).



Au coin du bois

D'abord un conseil : n'y allez pas de votre tirade émue sur les splendides paysages de la Caroline du Nord ! C'est en effet en République tchèque que la réalisatrice danoise Susanne Bier a tourné ce film romantique au dénouement dramatique, adapté d'un roman de Ron Rash paru en 2008. L'occasion pour Bradley Cooper et Jennifer Lawrence de se retrouver pour la troisième fois après *Happiness therapy* (2012) et *American bluff* (2013) de David O. Russell. À la fin des années vingt, alors que la crise économique se fait de plus en plus pressante aux États-Unis, ils incarnent un couple persuadé de faire fortune grâce à ces arpents de forêt dont l'exploitation lui vaut toutefois bien des jalousies. Mais ce rêve se fracassera en même temps que leur mariage volera en éclats.

Serena, de Susanne Bier (StudioCanal).

